

Comment Jeffrey Epstein s'est rendu indispensable au milliardaire Leon Black, l'ancien président du MoMA

Les « Epstein Files » lèvent le voile sur la relation étroite entre le financier déchu Jeffrey Epstein et le milliardaire Leon Black, figure majeure du marché de l'art. Correspondances, documents financiers et témoignages dessinent une amitié qui soulève de nouvelles questions sur les liens entre l'homme d'affaires et le réseau du prédateur sexuel.

Par Jérémie Baruch



Leon Black, président-directeur général d'Apollo Global Management, à Beverly Hills (Californie), le 27 avril 2015. PATRICK T. FALLON / « LE MONDE » / BLOOMBERG / GETTY IMAGES

Dans la salle bondée de Sotheby's à New York, en ce 2 mai 2012, le commissaire-priseur écrase son marteau sur le pupitre. « *Désormais, le record mondial pour une œuvre d'art vendue aux enchères est ce tableau, Le Cri, d'Edvard Munch !* », s'exclame-t-il. L'emblématique œuvre du peintre norvégien vient tout juste d'être adjugée pour 120 millions de dollars, à un acheteur anonyme. Deux mois plus tard, la presse révèle l'identité de l'acquéreur : il s'agit de Leon Black, un milliardaire américain féru d'art, fondateur de la puissante société de gestion d'actifs Apollo Global Management, et vice-président du conseil d'administration du Museum of Modern Art (MoMA) de New York, institution culturelle phare.

Mais bien avant que le secret ne soit éventé, Jeffrey Epstein est déjà au courant de l'identité de l'acheteur. « *Client en train d'acheter énorme œuvre d'art. besoin réponse lun. soir (le cri, pour ton information)* », écrit-il dix jours après la vente à son banquier. Dans son style télégraphique, il l'interroge sur le montage fiscal que Leon Black pourrait utiliser pour détenir l'œuvre. Les millions de documents issus des archives Epstein publiés à la fin de janvier par le ministère de la justice américain, qui comprennent la correspondance entre les deux hommes, des bilans financiers, contrats et procès-verbaux, ou encore des documents judiciaires, témoignent de leurs profonds liens d'affaires et d'amitié. Le nom du milliardaire apparaît ainsi plusieurs milliers de fois dans ces « Epstein Files ». Ces documents mettent en lumière son implication dans des montages fiscaux complexes, mais remettent aussi en lumière plusieurs accusations de violences sexuelles à l'encontre de Leon Black.

Loisirs partagés, cercles sociaux et familiaux entremêlés

Jeffrey Epstein et Leon Black sont présentés par une connaissance commune au milieu des années 1990. Dès 1997, le milliardaire propose à Epstein de devenir l'un des premiers mandataires de la Black Family Foundation, créée pour faciliter les contributions de la famille à des œuvres philanthropiques. Le financier endosse ce rôle pendant une dizaine d'années, puis arrête peu de temps avant sa première condamnation judiciaire pour un crime sexuel en 2008 – laquelle est d'ailleurs connue du PDG d'Apollo.

En août 2010, une fois la peine de prison du premier purgée, l'amitié entre les deux New-Yorkais reprend le pas sur d'éventuels risques réputationnels. Après tout, expliquera Leon Black bien plus tard, « *la gravité des infractions commises par Epstein se limitait à un cas unique de sollicitation d'une prostituée âgée de 17 ans* », ajoutant qu'il « *croit en la réhabilitation* ».



Photo non datée de Jeffrey Epstein et Leon Black, issue des « Epstein Files ».

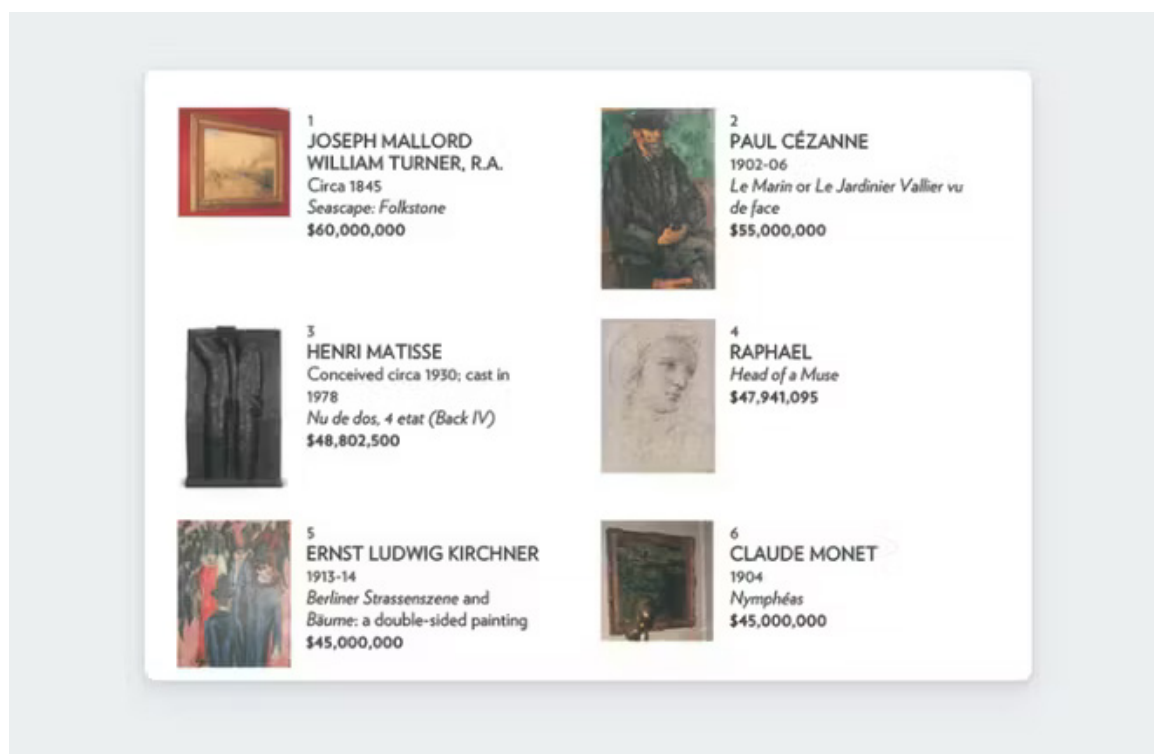
Les « Epstein Files » dépeignent une amitié très solide, faite de loisirs partagés et de cercles sociaux et familiaux entremêlés. Les deux hommes partagent fréquemment des moments de détente, se promènent en fin d'après-midi dans Manhattan, assistent à des projections privées des films de Woody Allen, profitent d'une répétition générale au prestigieux Carnegie Hall de New York ou s'invitent à des fêtes.

En décembre 2012, Epstein accueille son ami Leon pour le déjeuner à Little Saint James – son île privée des îles Vierges américaines où des jeunes filles, parfois mineures, ont été victimes d'agressions sexuelles, voire de viols. Selon les fichiers, M. Black y est venu au moins deux fois, mais déclarera, en 2020, qu'il n'y a « jamais passé la nuit ». D'autres documents montrent qu'il est aussi déjà allé au moins une fois dans l'appartement parisien d'Epstein, dans son ranch du Nouveau-Mexique et dans sa villa en Floride.

Mais Leon Black s'appuie aussi et surtout sur Jeffrey Epstein pour son expertise en ingénierie fiscale. Pour son galop d'essai, en 2012, Epstein est chargé de se pencher sur un montage défaillant en matière de succession, qui pourrait coûter jusqu'à un milliard de dollars à la famille en droits de donation. Le financier parvient à éviter toute imposition, en restructurant avantageusement le dispositif.

En 2015, rebelote : grâce à une opération longue et complexe visant à restructurer les prêts intrafamiliaux, le financier parvient à générer un avantage fiscal de près de 600 millions de dollars. La confiance est telle entre les deux hommes que Leon Black autorise Epstein à agir en son nom sur ses comptes de la Deutsche Bank.

Une collection d'art à 2,6 milliards de dollars



Plusieurs pièces de la collection de Leon Black, évaluées par Sotheby's en 2012.

Le pédocriminel, qui, en 2017, assure à son ami que sa « crédibilité auprès du fisc américain est tout à fait unique et constitue l'un de [s]es atouts les plus importants », s'est également penché sur l'incroyable patrimoine artistique de M. Black, collectionneur frénétique et important donateur du MoMA jusqu'à en devenir, en 2018, président du conseil d'administration. Au fur et à mesure qu'il consolide sa fortune, M. Black se constitue une collection de peintures et de sculptures, allant des maîtres de la Renaissance (Raphaël, de Vinci...) aux icônes de l'art moderne et contemporain (Picasso, Van Gogh, Cézanne...). En novembre 2016, l'ensemble des œuvres est évalué par la société de ventes aux enchères Christie's à 2,6 milliards de dollars.

Epstein, lui, s'emploie à trouver le montage idéal pour transformer cette collection en gisement de réductions d'impôts. Il crée pour cela une société en commandite enregistrée dans le paradis fiscal américain du Delaware, laquelle détient les œuvres des époux Black. Officiellement, l'objectif est de « faciliter la diversification » de la collection, selon un avant-projet du montage. Mais un e-mail de Jeffrey Epstein dévoile qu'il s'agit avant tout d'obtenir une décote pour les enfants au moment du décès des propriétaires, tout en permettant aux Black de conserver les tableaux accrochés dans leurs résidences privées sans payer le moindre loyer. Une solution « très élégante » pour Epstein, mais qui fait craindre aux autres gestionnaires de la fortune du milliardaire un redressement fiscal catastrophique.

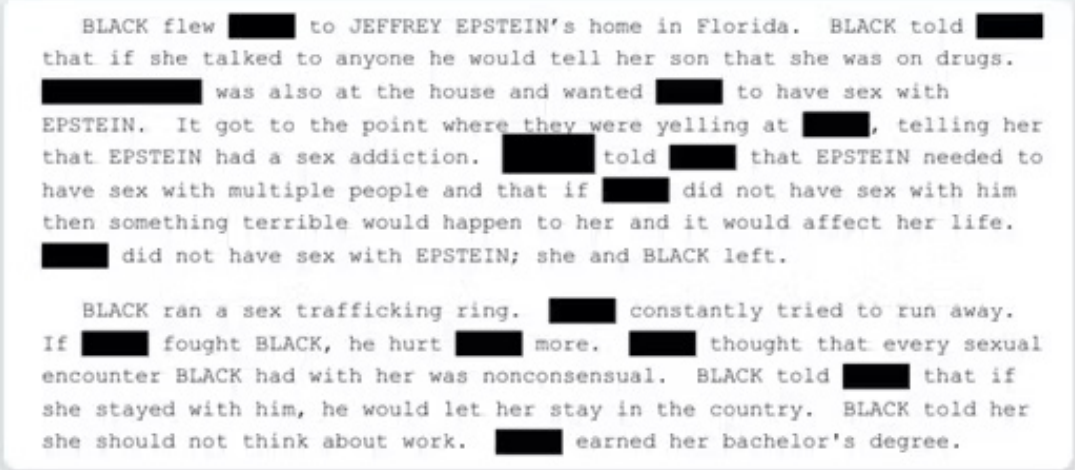
Pour ses services, Epstein espère obtenir un substantiel pourcentage des économies fiscales réalisées. Black lui adresse un refus catégorique. Son fortuné client débourse tout de même, en l'espace de cinq ans, plus de 158 millions de dollars pour ses conseils fiscaux et patrimoniaux. L'argent est versé à Southern Trust, une société des îles Vierges appartenant à Epstein. Mais dans un courriel adressé à son ami, avec lequel il finit par se brouiller en 2017, Epstein se plaint : « A chaque fois, tu as choisi de ne pas payer ce qui était convenu. » C'est pourtant une somme « bien au-delà de ce que Black a payé à tout autre conseiller financier », soutient le sénateur démocrate Ron Wyden dans une lettre ouverte en juillet 2023. Numéro deux de la commission des finances, le sénateur cherche depuis 2022 à démêler les liens financiers entre Epstein et Black.

Accusations de violences sexuelles

L'ampleur de ces paiements interroge. Rémunéraient-ils uniquement d'adroits montages financiers ? Quelques jours après l'arrestation de Jeffrey Epstein en juillet 2019 pour des soupçons de trafic sexuel de mineurs, plusieurs médias mettent en lumière ses liens avec Leon Black. Ce dernier parvient, dans un premier temps, à circonscrire l'incendie à leurs seules relations d'affaires. Lors d'une conférence téléphonique avec ses investisseurs, M. Black assure à l'époque « n'être absolument pas au courant, et profondément troublé par la conduite » du financier. Mais les critiques ne retombent pas. La direction d'Apollo se voit contrainte de diligenter une enquête interne.

Le rapport, publié en 2021, affirme qu'« aucune preuve n'indique que Black [...] ait été impli-

qué de quelque manière que ce soit dans les activités criminelles d'Epstein, à quelque moment que ce soit ». Des accusations ultérieurement rendues publiques ainsi que les documents issus des « Epstein Files » permettent aujourd'hui de questionner cette conclusion.

A screenshot of a document with two paragraphs of text. The names of individuals are redacted with black boxes. The text describes a visit to Jeffrey Epstein's home in Florida and a sex trafficking ring.

BLACK flew [REDACTED] to JEFFREY EPSTEIN's home in Florida. BLACK told [REDACTED] that if she talked to anyone he would tell her son that she was on drugs. [REDACTED] was also at the house and wanted [REDACTED] to have sex with EPSTEIN. It got to the point where they were yelling at [REDACTED], telling her that EPSTEIN had a sex addiction. [REDACTED] told [REDACTED] that EPSTEIN needed to have sex with multiple people and that if [REDACTED] did not have sex with him then something terrible would happen to her and it would affect her life. [REDACTED] did not have sex with EPSTEIN; she and BLACK left.

BLACK ran a sex trafficking ring. [REDACTED] constantly tried to run away. If [REDACTED] fought BLACK, he hurt [REDACTED] more. [REDACTED] thought that every sexual encounter BLACK had with her was nonconsensual. BLACK told [REDACTED] that if she stayed with him, he would let her stay in the country. BLACK told her she should not think about work. [REDACTED] earned her bachelor's degree.

Capture écran du témoignage d'une victime de Leon Black. Elle intente un procès contre lui en juin 2021, qui se conclut par un rejet sans possibilité d'appel.

La presse a ainsi fait état ces dernières années de témoignages et accusations provenant de trois femmes. Une d'entre elles affirme que « Black l'a violée il y a environ vingt ans [...] dans la maison de ville d'Epstein ». Une autre femme, 16 ans à l'époque, déclare avoir été « brutalement violée » par Leon Black dans l'appartement new-yorkais du financier.

En 2021, une mannequin russe a déposé plainte contre Leon Black, après l'avoir accusé devant le FBI de « diriger un réseau de trafic sexuel ». Elle avait signé avec lui en 2015 un accord de confidentialité, contre plusieurs centaines de milliers de dollars. Les trois témoignages ont fait l'objet de procédures judiciaires, dont l'une est toujours en cours.

Contactés, les avocats de Leon Black ont fait savoir au Monde que « sur [ces] trois poursuites civiles intentées contre M. Black, [deux] ont été rejetées sans possibilité d'appel », tandis que dans la procédure impliquant la victime mineure, « une demande a été faite de rejeter l'affaire et de sanctionner la partie adverse ».

Dans les « Epstein files », un document daté de 2021 précise, par ailleurs, qu'« un avocat représente dix femmes qu[e Leon Black] a agressées sexuellement ». Les avocats du milliardaire contestent de manière générale tout comportement problématique ou toute violence sexuelle :

« Il n'y a absolument aucune vérité dans les allégations portées contre M. Black. »

Avant même la publication de ces témoignages accablants, la pression médiatique et judiciaire avait déjà rattrapé Leon Black. En 2021, il quitte son poste à la direction d'Apollo Global Management ainsi que son siège au conseil d'administration du MoMA. Deux ans plus tard, il signe un accord avec les autorités des îles Vierges américaines, acceptant de verser 62,5 millions de dollars pour éviter des poursuites dans un dossier lié à Epstein. Selon l'accord, « Jeffrey Epstein a utilisé l'argent que Black lui a versé pour financer en partie ses opérations » criminelles. Leon Black, désormais âgé de 73 ans, doit témoigner devant le Congrès, le 13 mai, pour s'expliquer sur ses liens avec le pédocriminel.

Jérémie Baruch

Comment Picasso, Van Gogh Et Cézanne Ont Contribué À Financer Le Style De Vie Du Milliardaire De Client D'Epstein, Leon Black

Les dossiers d'Epstein détaillent la collection d'art massive de plusieurs milliards de dollars du magnat du capital-investissement Leon Black et la façon dont il l'a tiré parti pour développer sa richesse.

Par John Hyatt, personnel de Forbes

Pendant des décennies, Leon Black s'est forgé la réputation de l'un des collectionneurs d'art les plus redoutables au monde, acquérant une quantité impressionnante de chefs-d'œuvre dignes des plus grands musées. Toutefois, les révélations successives concernant ses liens de longue date avec Jeffrey Epstein — et notamment le versement à ce délinquant sexuel condamné de 170 millions de dollars, une somme bien supérieure aux tarifs du marché, pour des conseils financiers et fiscaux sur une période de six ans — ont terni son image. En mars 2021, Leon Black a démissionné de son poste de PDG d'Apollo Global Management, la société de capital-investissement qu'il avait fondée, avant de quitter, quelques jours plus tard, la présidence du conseil d'administration du Museum of Modern Art (MoMA).

Aujourd'hui, les derniers documents relatifs à l'affaire Epstein révèlent comment ce dernier a aidé Leon Black à transformer sa collection d'art en un actif financier sophistiqué. Loin de n'être qu'une simple passion personnelle, cet ensemble d'œuvres de Picasso, Cézanne et Monet a fait l'objet d'une structuration, d'une valorisation et d'une exploitation systématiques, permettant à Leon Black de les utiliser comme garantie pour contracter des emprunts massifs. Epstein a contribué à la gestion et à l'organisation de la collection, transformant des tableaux — actifs par nature peu liquides — en garanties bancaires solides pouvant être nanties pour obtenir d'importants prêts, ce qui a permis à Leon Black de débloquer des centaines de millions de dollars de liquidités.

Selon un document des dossiers Epstein intitulé « Art Partnership Inventory » (Inventaire du partenariat artistique), des entités contrôlées par Black ont donné en garantie des œuvres d'art d'une valeur d'un milliard de dollars pour obtenir un prêt auprès de la Bank of America en 2014. La valeur des œuvres d'art mises en gage par Black (celles ayant servi de garantie pour des emprunts) a atteint 1,4 milliard de dollars en 2017, d'après un second document intitulé « Collateral » (Garanties), qui répertorie bon nombre des mêmes œuvres. Parmi les pièces les plus précieuses mises en gage par Black figuraient *Le Château Noir* de Paul Cézanne (estimé à 50 millions de dollars en 2016), *Composition C with Grey and Red* de Piet Mondrian (40 millions de dollars), la sculpture *La Muse* de Constantin Brâncuși (40 millions de dollars) et *Nymphéas* de Claude Monet (45 millions de dollars).

En 2016, Black avait contracté pour plus d'un demi-milliard de dollars de prêts garantis par sa collection d'art, comme l'indiquent les dossiers Epstein. Un document détaillant le portefeuille personnel de Black (daté du 31 décembre 2015) révèle que les entités sous son contrôle avaient emprunté un total de 631 millions de dollars, dont 565 millions étaient imputables

à une seule entité nommée Narrows LLC. Narrows apparaît comme le propriétaire des œuvres mises en gage par Black dans d'autres documents Epstein datés de juillet 2016 et de mars 2017. Ces fichiers, intitulés « All Art » (Toutes les œuvres), semblent recenser l'ensemble de la collection de Black à cette époque, en indiquant pour chaque pièce le coût d'acquisition, la valeur estimée par la maison de vente aux enchères Christie's et les plus-values latentes. En 2016, la collection d'art de Black était évaluée à 3 milliards de dollars, avec des plus-values latentes sur ses investissements s'élevant au total à un milliard de dollars.

Dix ans plus tard, la collection d'œuvres d'art de Black vaut certainement encore plus cher aujourd'hui. Sylvia Leonard Wolf, experte en art basée à New York, estime que la valeur de la collection qu'il possédait en 2017 a augmenté d'environ 50 % depuis lors.

« Les œuvres de premier plan comme les siennes ne perdent pas de valeur », ajoute Bonnie Kagan, une autre experte en art new-yorkaise. « C'est ce qui se fait de mieux ; tous les grands collectionneurs les recherchent. »

On ignore quel montant Black emprunte encore en utilisant ses œuvres d'art comme garantie, ou quelles pièces spécifiques de sa collection gagée ont été vendues au cours de la dernière décennie. Un porte-parole de Black a refusé tout commentaire.

En contractant des prêts garantis par son portefeuille d'œuvres d'art évalué à plusieurs milliards de dollars, Black a pu accéder à des sommes considérables tout en évitant de payer des impôts sur les plus-values à l'IRS — une stratégie courante chez les milliardaires et les ultra-riches, connue sous le nom de « Buy, Borrow, Die » (Acheter, Emprunter, Mourir). Black a également contracté des prêts garantis par sa participation dans Apollo Global Management, la société de capital-investissement qu'il a cofondée en 1990. La déclaration de procuration de l'entreprise pour 2022 révèle que Black avait placé environ 20 % de ses actions Apollo « sur un ou plusieurs comptes sur marge soumis à un accord de prêt sur marge standard ». Le montant des prêts de Black garantis par ses actions Apollo n'a pas été divulgué.

La fortune de M. Black, âgé de 74 ans, est estimée à 13,6 milliards de dollars. Ce patrimoine se compose d'environ 6,6 milliards de dollars en œuvres d'art, en liquidités et en autres investissements, le solde de 7 milliards provenant de sa participation dans Apollo. En 2021, avant que M. Black ne quitte son poste de PDG, Apollo Global Management a publié un rapport du cabinet d'avocats international Dechert LLP ; celui-ci révélait que M. Black avait versé 158 millions de dollars à Epstein entre 2012 et 2017 pour des conseils en matière de fiscalité, de succession et de gestion de patrimoine. Il s'agit d'une somme considérable pour de telles prestations, surtout pour un initié de Wall Street ayant aisément accès à une expertise de premier plan.

La collection d'art de M. Black, sa structure opaque et le rôle joué par Epstein dans sa gestion ont déjà suscité l'attention. Le rapport Dechert (qui n'a relevé aucune faute de la part de M. Black) notait que les activités d'Epstein allaient bien au-delà des questions fiscales classiques pour toucher aux actifs personnels les plus précieux de M. Black — notamment ses œuvres

d'art — et qu'Epstein participait à la mise en place de montages visant à préserver, protéger ou maximiser la valeur de ces actifs. L'année suivante, le sénateur américain Ron Wyden (démocrate de l'Oregon), président de la commission des finances du Sénat, a ouvert une enquête distincte, craignant qu'Epstein n'ait facilité des stratégies agressives d'évitement fiscal.

M. Black a longtemps utilisé sa collection pour s'attirer les bonnes grâces des grandes institutions artistiques, en particulier le Museum of Modern Art (MoMA). Il a présidé le MoMA de 2018 à 2021, date à laquelle il a démissionné dans le contexte de la controverse liée à Epstein. En 2014, M. Black s'était engagé à faire don au MoMA d'œuvres d'art d'une valeur de 23,5 millions de dollars (y compris des pièces dont il ne détenait qu'une part), selon un autre document figurant dans le dossier Epstein. En 2018, il a fait un don en numéraire de 40 millions de dollars au MoMA ; le musée a alors donné son nom et celui de son épouse, Debra, à son centre consacré au cinéma. Il siège toujours au conseil d'administration du MoMA.

Les visiteurs des plus grands musées new-yorkais sont susceptibles de rencontrer l'influence de M. Black, qu'ils en aient conscience ou non. Au MoMA, les visiteurs du cinquième étage peuvent admirer l'autoportrait de Paula Modersohn-Becker datant de 1907, un don de Black et de Ron Lauder — lui aussi milliardaire et collectionneur d'art, avec qui Black détient conjointement d'autres œuvres. Lors de la prochaine exposition du Metropolitan Museum of Art intitulée « Raphaël : Poésie sublime », le public pourra voir *Tête de jeune apôtre* et *Tête de muse*, deux dessins dont la valeur combinée s'élevait à 98 millions de dollars en 2017. On ignore si Black en est toujours propriétaire ; toutefois, dans le communiqué de presse annonçant l'exposition, le Met le remercie pour son « soutien supplémentaire ».

Masterpiece Money Machine

Ces œuvres d'art à puce bleue étaient parmi des dizaines que Leon Black utilisait pour débloquer des centaines de millions d'emprunts



Paul Cézanne

*Le Château Noir** (c. 1900)

Le prix payé par Black: \$11,500,000

Valeur estimée en 2016: \$50,000,000

*Cézanne a réalisé plusieurs tableaux du Château Noir entre 1900 et 1906. Forbes n'a pas pu confirmer lequel Black possédait.

Kazimir Malevich

Extended Plane (Plan en extension) (1915)

Le prix payé par Black: \$15,500,000

Valeur estimée en 2016: \$50,000,000

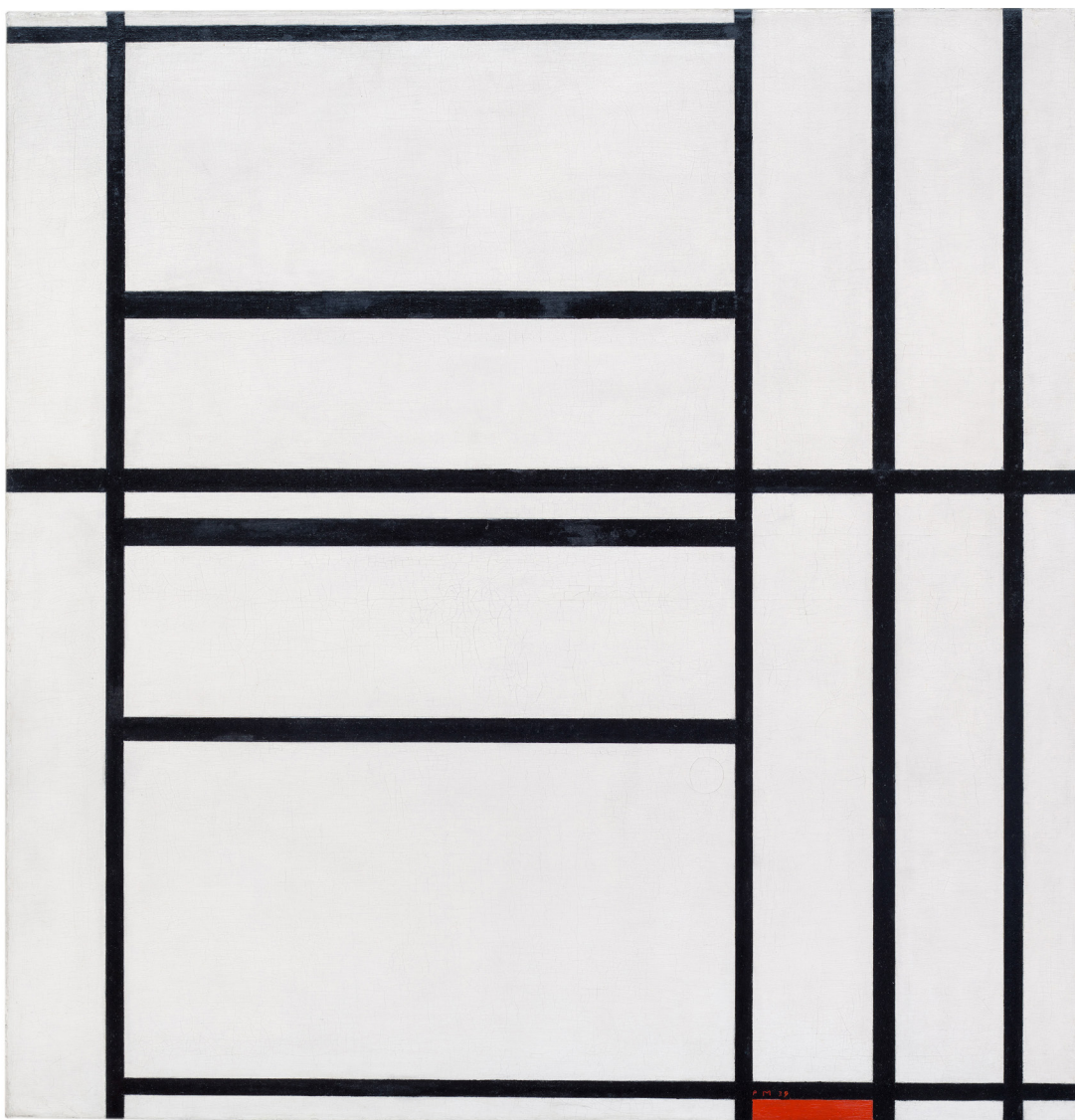


Claude Monet

Nympheas (1908)

Le prix payé par Black: \$22,500,000

Valeur estimée en 2016: \$45,000,000



Piet Mondrian

Composition C with Grey and Red (1938)

Le prix payé par Black: \$2,700,000

Valeur estimée en 2016: \$40,000,000

Constantin Brâncuși

La Muse (c. 1917)

Le prix payé par Black: \$10,500,000

Valeur estimée en 2016: \$40,000,000

Fernand Léger

Femme courant (c.1913)

Le prix payé par Black: \$16,000,000

Valeur estimée en 2016: \$40,000,000



Paul Cézanne

La carrière de Bibernus (c.1895)

Le prix payé par Black: \$7,500,000

Valeur estimée en 2016: \$35,000,000

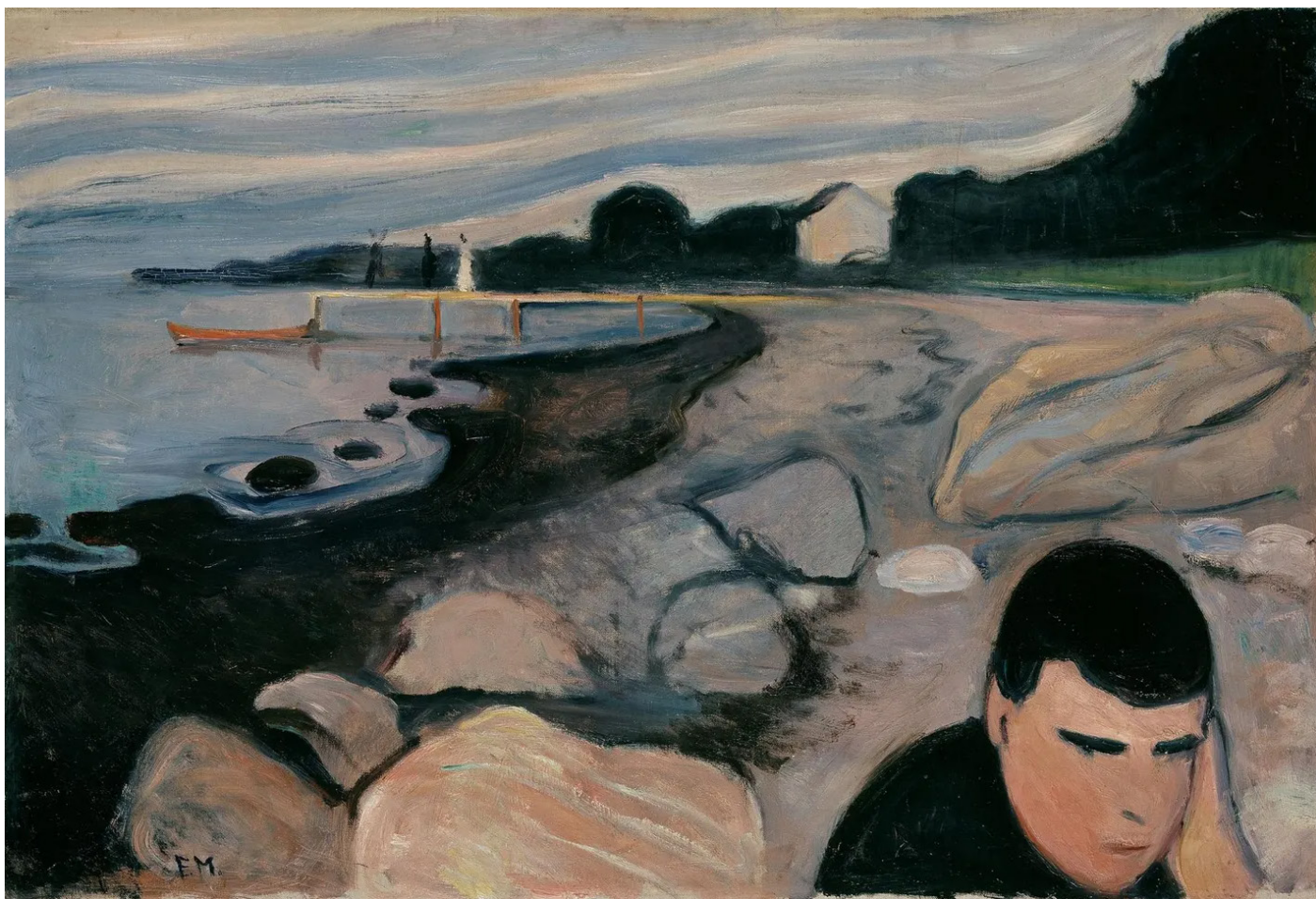


Pablo Picasso

Buste de femme (1907)

Le prix payé par Black: \$9,500,000

Valeur estimée en 2016: \$30,000,000



Edvard Munch

Melancholy (1892)

Le prix payé par Black: \$11,000,000

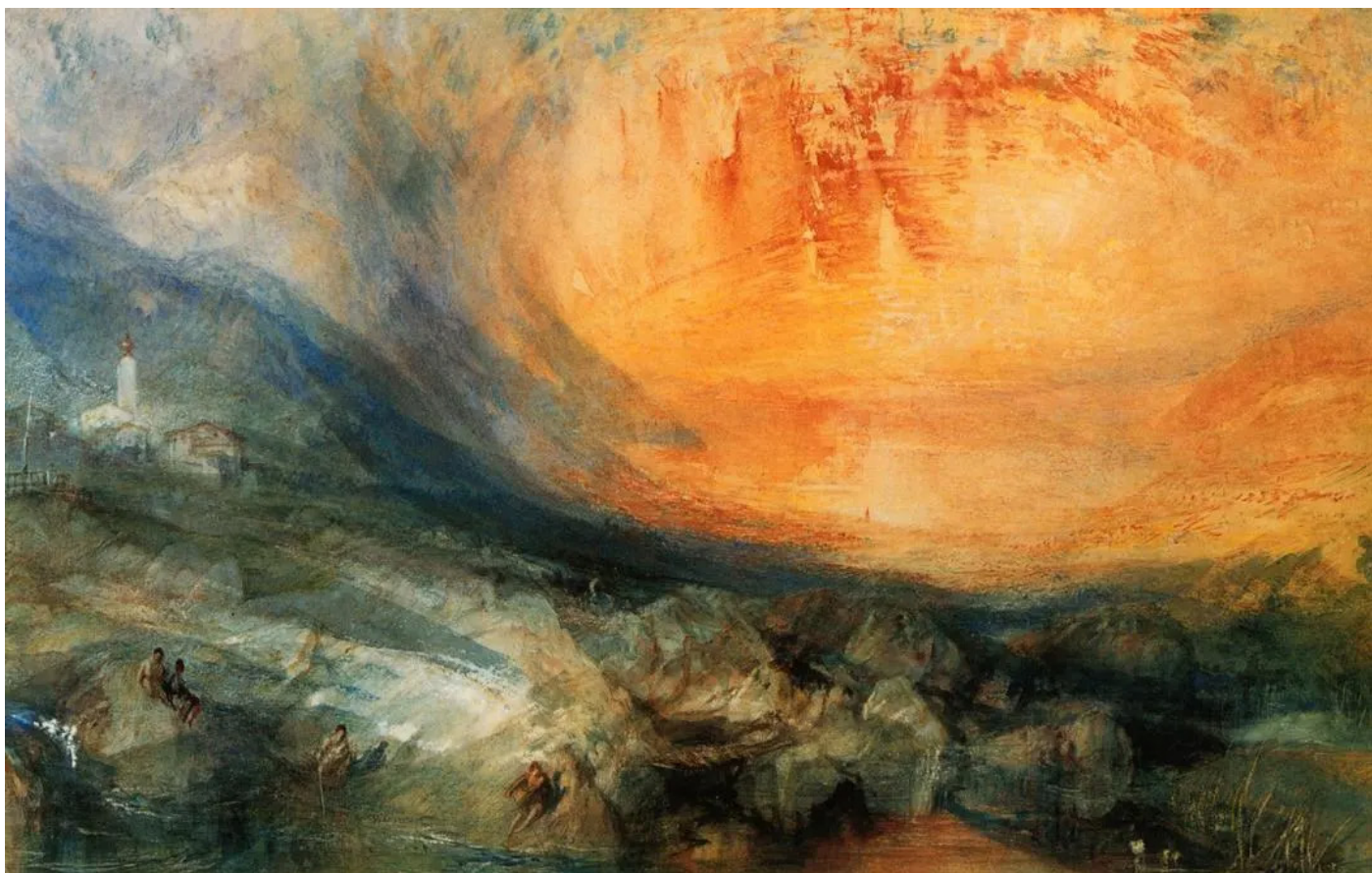
Valeur estimée en 2016: \$30,000,000

Henri Matisse

Marocaine en jaune (Zorah en jaune) (1912)

Le prix payé par Black: \$10,000,000

Valeur estimée en 2016: \$25,000,000



J. M. W. Turner

Goldau (c. 1841)

Le prix payé par Black: \$1,300,000

Valeur estimée en 2016: \$20,000,000



Rembrandt van Rijn

An old bearded man, seated (1630)

Le prix payé par Black: \$2,450,000

Valeur estimée en 2016: \$18,000,000

Les liens de Jeffrey Epstein dans le monde de l'art : explications

De l'ancien président du MoMA, Leon Black, à l'artiste Andres Serrano, Epstein a été lié à des figures majeures du monde de l'art.

Par Eileen Kinsella

Alors que se poursuit la publication — souvent décousue — de documents et de photographies concernant Jeffrey Epstein, délinquant sexuel aujourd'hui discrédité, il apparaît clairement que ce milliardaire autrefois très en vue — retrouvé mort dans sa cellule d'une prison de Brooklyn il y a cinq ans — entretenait des liens étroits avec plusieurs figures marquantes du monde de l'art. Qu'il s'agisse de Leon Black, ancien président du MoMA (connu pour avoir versé des dizaines de millions de dollars à Epstein en contrepartie de conseils fiscaux liés à l'art), du magnat de la distribution et grand collectionneur Leslie Wexner, ou encore de l'artiste Andres Serrano (qui avait évoqué l'impact potentiel des propos vulgaires de Trump sur les femmes lors de l'élection de 2016), une série de noms issus du milieu artistique continue d'apparaître au fil de cette lente divulgation d'informations.

La publication de documents par le ministère de la Justice, le 19 décembre, a révélé des détails frappants concernant le cas de Maria Farmer, une artiste et ancienne étudiante de la New York Academy of Art qui a travaillé pour Epstein. Elle a été agressée tant par ce dernier que par Maxwell et a fait l'objet de menaces de violence lorsqu'elle a tenté de les dénoncer, dès le milieu des années 1990 — soit au moins dix ans avant qu'Epstein ne soit visé par une enquête des autorités. Farmer s'était adressée directement au FBI pour signaler les abus dont elle disait avoir été victime, évoquant notamment des faits de pédopornographie, mais sa plainte était restée sans suite. Dans une autre plainte déposée contre la succession d'Epstein plusieurs mois après le décès de ce dernier, elle a également fait état de menaces proférées par Maxwell, qui lui avait dit : « Nous allons brûler toutes tes œuvres. Et je veux que tu saches que tout ce que tu créeras sera brûlé. Ta carrière est foutue. »

Voici ce que nous savons pour l'instant des liens d'Epstein avec diverses personnalités et entreprises du monde de l'art. Le fait d'être cité ou mentionné dans les documents n'implique pas d'agissements répréhensibles, et bon nombre des personnes identifiées ont nié toute mauvaise conduite.

Leon Black

Leon Black fait toujours l'objet d'une enquête de la part de la commission des finances du Sénat américain concernant plus de 150 millions de dollars qu'il a versés à Epstein pour des prestations liées à la fiscalité entre 2012 et 2017. Par exemple, en 2016, le milliardaire et collectionneur d'art — également ancien président du Museum of Modern Art (MoMA) — a vendu une sculpture d'Alberto Giacometti, **Figure Moyenne II** (1947), pour 25 millions de dollars à un trust contrôlé par Epstein, selon un article du **New York Times**.

Ce même jour, une société liée à Black a utilisé le produit de la vente du Giacometti pour

acquérir une aquarelle de Paul Cézanne, *Portrait de Vallier de profil* (1904-1906), pour 30 millions de dollars, a rapporté le *Times*. Afin d'éviter l'impôt sur les plus-values — normalement appliqué lorsque le propriétaire d'une œuvre d'art la revend avec profit —, Black a eu recours, avec l'aide d'Epstein, à un mécanisme d'échange dit « 1031 » (ou échange de biens de nature similaire). Cette stratégie fiscale n'est plus accessible aux collectionneurs d'art.

D'autres transactions artistiques impliquant Epstein et une société holding liée aux acquisitions d'art de Black ont également fait l'objet d'assignations à comparaître émises par les îles Vierges américaines en 2020, en lien avec deux œuvres de Paul Cézanne et une de Pablo Picasso.

L'album désormais tristement célèbre, réalisé en 2003 pour le 50e anniversaire d'Epstein par son ancienne compagne Ghislaine Maxwell — laquelle purge actuellement une peine de vingt ans de prison pour trafic sexuel —, contenait également, semble-t-il, un poème de seize vers qui aurait été écrit de la main de Black. Intitulé « À l'occasion du 50e anniversaire de Jeffrey Epstein », le texte évoquait « des visières vertes, des stratagèmes et des plans, une stratégie fiscale unique ». Il était signé : « Avec toute mon affection, Leon ». Sollicitée pour un commentaire, Susan Estrich, avocate de Leon Black, a déclaré par courriel : « M. Black a demandé une enquête indépendante sur ses relations avec Jeffrey Epstein ; le cabinet Dechert a mené cette enquête, examiné plus de 60 000 documents et conclu que M. Black avait rémunéré Epstein pour des conseils en matière de planification successorale et de fiscalité — ni plus, ni moins — le tout validé et approuvé par des cabinets juridiques et comptables de renom.



Leon Black at The Museum Of Modern Art Film Benefit Presented By CHANEL: A Tribute To Martin Scorsese, on November 19, 2018 in New York City. (Photo by Dimitrios Kambouris/Getty Images for Museum of Modern Art)

« Par ailleurs, les courriels d’Epstein — auxquels M. Black n’a jamais répondu — montrent clairement qu’Epstein était un vantard qui embellissait et exagérait, à bien des égards, son rôle et ses responsabilités.

« Ces courriels étaient également abusifs et perturbaient le fonctionnement du *family office* ; à un certain stade, le harcèlement d’Epstein et son insistance acharnée pour obtenir davantage d’argent ont franchi la limite, amenant M. Black à mettre fin à leur relation. La récente publication de ces courriels confirme une fois de plus les conclusions du rapport indépendant du cabinet Dechert. »

Leah Kleman

La marchande d’art Leah Kleman figurait dans le « carnet d’adresses » tenu par Epstein. Dans un rapport, elle a comparé la négociation des prix avec lui à « une scène du film *Mad Max : Au-delà du dôme du tonnerre* ». Sur une période de vingt-cinq ans, il a cherché à acquérir des œuvres susceptibles d’impressionner autrui, notamment par leur capacité à provoquer le choc.



La marchande d’art et d’antiquités Leah Kleman en 2010. Photo : Max Rapp / Patrick McMullan via Getty Images.

Andres Serrano

Le premier volet des documents relatifs à Epstein, rendu public à la mi-novembre, contient au moins deux échanges de courriels directs entre l’artiste Andres Serrano et Epstein.

Dans un courriel daté du 10 octobre 2016, Serrano évoquait l'élection présidentielle américaine de 2016 et son sentiment face au tollé suscité par les propos sexistes et misogynes de Trump qui, à un moment donné, avaient menacé de faire capoter sa campagne. Selon les documents, Serrano — dont l'adresse électronique a été masquée dans la correspondance publiée — écrivait : « Jeffrey, j'étais prêt à voter contre Trump pour toutes les bonnes raisons, mais je suis tellement écoeuré par l'indignation suscitée par l'histoire du “grab them by the pussy” [les attraper par la chatte] que je pourrais bien lui accorder un vote de sympathie. Je suis sûr que Bill C a dit des choses de ce genre, lui aussi. Andres. »

Sollicité pour un commentaire, Serrano m'a répondu par courriel : « Franchement, j'avais oublié cet échange avec Jeffrey Epstein, mais apparemment, c'est bien ce que j'ai dit. Je considérais les propos de Donald Trump comme des discussions de vestiaire, et il est hypocrite de prétendre que les hommes et les femmes ne tiennent pas ce genre de propos. »



Andres Serrano à Paris en 2024. Photo : Joel Saget / AFP via Getty Images.

Leslie Wexner

Selon une enquête approfondie publiée récemment par le *New York Times*, le magnat de la distribution et grand collectionneur d'art Leslie Wexner est considéré comme « le principal artisan de la croissance vertigineuse de la fortune d'Epstein ». Ce qui reste un « mystère non

élucidé » depuis longtemps, c'est la nature exacte de ce que Wexner a retiré de cette relation. « Le *modus operandi* d'Epstein auprès d'autres hommes fortunés — dont le milliardaire du capital-investissement Leon Black — consistait à leur faire craindre que leurs finances ne soient en plein désarroi, que leurs conseillers, voire les membres de leur famille, soient incompétents ou cherchent à les exploiter, et qu'un seul homme ait les moyens de les sauver », a rapporté le journal. Wexner a également rédigé un message explicite pour l'album offert à l'occasion du 50e anniversaire d'Epstein.

Wexner, fondateur du Wexner Center for the Arts à Columbus (Ohio), est connu pour son attachement aux artistes de l'École de New York, tels que Franz Kline et Mark Rothko, ainsi qu'au maître incontournable Pablo Picasso.



Leslie Wexner lors de la cérémonie des Fragrance Foundation Awards 2016 à New York. Photo : Nicholas Hunt/Getty Images pour la Fragrance Foundation.

Dmitry Rybolovlev

Le nom de l'homme d'affaires milliardaire et collectionneur d'art russe Dmitri Rybolovlev apparaît dans au moins deux sujets abordés au sein de la série d'e-mails rendue publique à la

mi-novembre.

L'un de ces sujets concerne le fait qu'il a possédé par le passé le *Salvator Mundi* (1500) de Léonard de Vinci. Dans un e-mail adressé en mai 2019 au journaliste Michael Wolff, Epstein écrivait, en citant un article de Vox : « Le *Salvator Mundi*, dernière œuvre connue de Léonard de Vinci encore aux mains d'un particulier, possède une provenance incroyable. Rybolovlev l'a acheté pour 127 millions de dollars en 2013 par l'intermédiaire de son marchand d'art, l'homme d'affaires suisse Yves Bouvier. Bouvier, propriétaire et exploitant de plusieurs ports francs, avait acquis le tableau pour 80 millions de dollars avec l'intention de le revendre à Rybolovlev en réalisant une marge considérable. Le propriétaire précédent, le galeriste new-yorkais Robert Simon, avait découvert l'œuvre lors d'une vente aux enchères de succession à La Nouvelle-Orléans en 2005. Il l'avait payée à peine 10 000 dollars. »

Dans un autre e-mail daté de mai 2019, Richard Kahn, le comptable d'Epstein, évoquait une transaction immobilière désormais bien connue à Palm Beach : Rybolovlev y avait déboursé environ 96 millions de dollars pour une propriété en bord de mer appartenant à Trump, alors que ce dernier l'avait acquise pour seulement 41,4 millions de dollars quatre ans plus tôt.

Selon Kahn, la propriété « a été achetée pour 96 millions de dollars par Dmitri Rybolovlev, un industriel lié au Kremlin ; Trump a ainsi réalisé un bénéfice de 55 millions de dollars sur l'opération sans avoir risqué le moindre centime de ses propres deniers. Wolff avance deux hypothèses pour expliquer cette transaction. L'auteur soupçonne Trump d'avoir perçu une commission pour dissimuler un propriétaire occulte, lequel aurait reçu des fonds de la part de Rybolovlev pour des motifs étrangers à la valeur réelle du bien. Autre théorie de Wolff : Rybolovlev aurait en quelque sorte racheté la maison à lui-même, avec Trump comme intermédiaire, afin de blanchir des fonds d'origine douteuse. "Tel était", écrivait Wolff, "l'univers immobilier de Donald Trump". »



Dmitry Rybolovlev. Photo: Valery Hache/AFP via Getty Images.

Jeff Koons

Koons, l'artiste vivant le plus cher aux enchères, est brièvement mentionné dans un article du **Wall Street Journal** de mai 2023, lequel indique que le réalisateur Woody Allen et Epstein avaient, à une époque, prévu de visiter l'atelier de l'artiste. Ce dernier n'a pas répondu à la demande de commentaire du **Journal**.



Jeff Koons lors de la présentation à la presse de son exposition « Lost in America », le 20 novembre 2021, au Qatar Museums. Photo : Cindy Ord/Getty Images pour Qatar Museums.

Christie's and Sotheby's

Il y a cinq ans déjà, en décembre 2020 — quelques mois après la mort d'Epstein —, les géants des enchères Sotheby's et Christie's ont reçu des injonctions de production de documents de la part des autorités des îles Vierges américaines, dans le cadre de l'enquête qu'elles menaient sur Epstein. Ces injonctions exigeaient que les maisons de ventes communiquent les documents relatifs aux acquisitions d'œuvres d'art effectuées par Epstein. Une troisième injonction, adressée à une société nommée Chicago Deferred Exchange Company, visait également ses

transactions artistiques. Cette information a été révélée pour la première fois par Chris Spargo dans le magazine *OK!*



De gauche à droite : le siège de Christie's à New York. Photo : Beata Zawrzel / NurPhoto via Getty Images ; le siège de Sotheby's à New York. Photo : Alexi Rosenfeld / Getty Images.

Les dossiers Epstein révèlent la financiarisation galopante du marché de l'art

Une tache Black sur le « Château Noir »

Par Josh Spero

Si vous vous trouvez près de Bâle, en Suisse, vous feriez bien d'aller voir l'exposition de la Fondation Beyeler consacrée aux dernières œuvres de Cézanne. Elle est « éloquente », selon le critique d'art du *Financial Times*, et présente des toiles qui ont « ouvert la porte à l'art moderne ».

L'une des œuvres exposées est le *Château Noir* (vers 1904) ; elle représente des bâtiments aux teintes d'ombre estompées, se perdant derrière des arbres aux nuances bleu-vert, peints selon la technique caractéristique de Cézanne faite de larges touches.



Château Noir (detail) by Paul Cézanne. © Webmuseum, Paris

Vous vous demandez peut-être quel est le lien entre cette œuvre proto-abstraite et Jeffrey Epstein, délinquant sexuel ayant abusé de mineurs.

À la fin du catalogue, le tableau est présenté comme provenant d'une collection privée ; grâce aux dossiers Epstein, nous pouvons identifier à qui appartient (ou a appartenu) cette collection.

Révélation : il s'agit de Leon Black, cofondateur de la société de capital-investissement Apollo et client important d'Epstein.

Mais c'est la manière dont nous avons découvert cette information — et ce qu'elle nous apprend sur le marché de l'art — qui présente un intérêt particulier.

Un peu de contexte : le marché des prêts garantis par des œuvres d'art — où tableaux et sculptures servent de garantie — est étonnamment vaste.

Un rapport de Deloitte Private et ArtTactic estimait ce marché entre 33,9 et 40 milliards de dollars pour 2025, soit une hausse de près de 12 % par rapport aux prévisions précédentes. Il prévoyait que le portefeuille total de prêts atteindrait 42 à 50,1 milliards de dollars en 2027.

Les milliardaires n'aiment pas laisser leurs tableaux accrochés au mur sans qu'ils ne leur rapportent rien. Il vaut bien mieux les faire travailler en les utilisant comme garantie.

Les banques privées envisagent d'accorder des prêts allant de 5 millions à plusieurs centaines de millions de dollars, voire davantage, et appliquent généralement un ratio prêt/valeur de 50 %. Cela signifie que vous devez mettre en gage des œuvres dont la valeur représente le double de la somme empruntée.

Les prêteurs exigent des œuvres d'une valeur supérieure à 200 000 ou 250 000 dollars, réalisées par plusieurs artistes afin d'éviter les risques de concentration. Ils privilégient les œuvres impressionnistes et modernes — de Monet à Warhol — aux créations d'artistes émergents sans historique avéré de ventes aux enchères.

La conjoncture du marché de l'art étant morose depuis quelques années, les prêteurs ont demandé aux emprunteurs de fournir davantage d'œuvres en garantie pour compenser la baisse de valeur des actifs déjà gagés. Les taux de défaut sont élevés chez les prêteurs non bancaires.

Revenons à Leon Black.

En épluchant les dossiers Epstein à la recherche d'informations liées au monde de l'art, je suis tombé sur un prêt de 470 millions de dollars garanti par des œuvres d'art, qu'Epstein avait organisé pour le compte de Black. Si les nombreuses prestations d'Epstein pour Black — notamment dans le domaine de l'art — ont déjà été évoquées, les détails de ce prêt ne semblent pas avoir été rapportés auparavant.

Ce prêt figure clairement dans les documents. Un « Récapitulatif des actifs de Black » daté du 30 septembre 2014 mentionne, au chapitre des passifs, une somme de 470 millions de dollars au titre d'un « Prêt à rembourser — BofA (Art) » :

LIABILITIES			
THIRD PARTY LIABILITIES			
LOAN PAYABLE-BOFA (ART)	NOTE 7	-	(470,000,000)
LOAN PAYABLE-BOFA (AVIONETA)	NOTE 7	-	(21,475,000)
LOAN PAYABLE-BOFA (BJAV)	NOTE 7	-	(17,517,500)
ACCOUNTS PAYABLE		-	(3,906,589)
BALANCE PAYABLE - FL CONDO		-	-
		-	(512,899,089)

D'autres courriels adressés à Epstein montrent qu'il était tenu informé de l'évolution de ce prêt.

Grâce à de nouveaux documents issus des dossiers Epstein, nous pouvons examiner de plus près ce qui se cache derrière — ou plutôt, ce qui compose — ce prêt.

En juillet 2014, dans un document intitulé « Collateral for BofA loan » (Garantie pour le prêt BofA), Sotheby's a évalué à un milliard de dollars la valeur totale de dizaines d'œuvres issues de la collection de Black. (BofA désigne ici la Bank of America, qui fait l'objet de poursuites de la part de l'une des victimes d'Epstein.)

Un document non daté — mais vraisemblablement postérieur à l'évaluation — intitulé « Pledged — BofA loan » (Biens gagés — prêt BofA) détaille les garanties effectivement apportées. En termes de valeur, celles-ci s'échelonnent d'un Cézanne estimé à 55 millions de dollars (il ne s'agit pas de l'œuvre qui nous intéresse ici, bien qu'elle figure également au catalogue de la Fondation Beyeler) à un dessin de Matisse évalué à 2 millions de dollars.

La valeur totale des biens gagés s'élève à 891,7 millions de dollars ; le montant du prêt, fixé à 470 millions de dollars, représente ainsi 52,7 % de cette somme, soit le ratio prêt/valeur (LTV) idéal pour les prêts garantis par des œuvres d'art.

Parmi ces biens figure « Le Château Noir » (vers 1904), une huile sur toile mesurant 27¼ x 32½ pouces. Sotheby's en avait estimé la valeur à 25 millions de dollars, montant pour lequel l'œuvre avait été donnée en garantie à la BofA :

PLEDGED - BOFA LOAN				
Artist	Item Description	Sotheby's Appraised Value (July 2013)	Pledged Value BoFA	PLEDGED AS COLLATERAL
CEZANNE, PAUL	Le Château Noir* Circa 1904 Oil on canvas 27 ¼ x 32 ½ inches	25,000,000	25,000,000	Y

Alors, comment savoir s'il s'agit bien de l'œuvre exposée à la Fondation Beyeler ? Après tout, comme l'indique le catalogue de la Beyeler, « Cézanne a laissé nombre de ses œuvres sans titre ». Or, six œuvres comportant « Château Noir » dans leur intitulé sont actuellement exposées.

Tout d'abord, la plupart des autres portent des titres tels que « Sous-bois (Chemin du Mas Jolie au Château Noir) ».

La seule autre œuvre simplement intitulée « Château Noir » date de 1903-1904 — une date qui ne correspond pas — et appartient au Museum of Modern Art (MoMA) de New York, ayant fait l'objet d'un « don de Mme David M. Levy ». Mme Levy en a fait don au MoMA en 1957 ; elle est donc hors de cause.

L'élément décisif est le format. Le catalogue indique des dimensions de 69,2 cm x 82,5 cm. Une fois converties en mesures impériales — le système utilisé dans le document d'engage-

ment —, on obtient 27,24 x 32,5 pouces, soit des dimensions quasi identiques à celles figurant dans le dossier (« 27¼ x 32½ pouces »).

À noter que le Château Noir représenté dans ces œuvres a été baptisé ainsi, selon un catalogue du MoMA, « non pas en raison de sa couleur, mais parce que, selon la rumeur locale, son bâtisseur était un alchimiste allié au diable ». Une appellation bien trouvée.

J'ai demandé à la Fondation Beyeler si l'œuvre provenait de la collection privée de Black ; voici leur réponse :

Certes, Black aurait très bien pu vendre cette œuvre de gré à gré (elle ne semble pas être passée récemment par des ventes aux enchères publiques chez Sotheby's ou Christie's) ; elle ne lui appartient donc peut-être plus aujourd'hui. Mais elle a assurément figuré dans sa collection par le passé.

Pourquoi cela a-t-il de l'importance ? Malgré les turbulences qu'il traverse, le marché de l'art est toujours évalué à 57,5 milliards de dollars, et le marché des prêts garantis par des œuvres d'art n'est guère moins important. Le marché de l'art lui-même est peu réglementé et prospère grâce à la confidentialité, la discrétion, le secret, le mystère et l'opacité. Si le conseiller de Leon Black avait été quelqu'un d'autre que Jeffrey Epstein, nous n'aurions probablement jamais eu connaissance de ces détails ; rien n'indique par ailleurs que Black ait agi de manière répréhensible dans cette transaction ou concernant ce prêt aux Beyeler (si tant est que l'œuvre leur appartienne toujours).

Toutefois, le marché de l'art relève tout autant de la finance que de l'art, et les dossiers Epstein révèlent comment une toile née du génie d'un artiste peut se retrouver au cœur d'une transaction orchestrée par un délinquant sexuel. On passe ainsi de l'expression de l'âme à une simple ligne dans un bilan comptable.

La prochaine fois que vous visiterez une exposition et que vous lirez la mention « collection privée » sur le cartel d'une œuvre, songez aux complexités — et peut-être aux personnes — qui se cachent parfois derrière.

Copyright The Financial Times Limited 2026. All rights reserved.